



L'EXAMEN DE SOI-MÊME

« Examinez-vous vous-mêmes pour savoir si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes; ne reconnaissez-vous pas vous-mêmes si Jésus-Christ est en vous? »

2 *Cor.* XIII, 5.

« Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui? » telles sont, mes frères, les paroles que saint Paul adresse à des chrétiens disposés à porter sur leurs frères des jugements téméraires et précipités¹. Il suit en cela le conseil de Jésus-Christ et l'esprit de l'Évangile tout entier. Le Seigneur avait dit sur la Montagne²: « Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés, car du même

¹ *Rom.* XIV, 4.

² *Matth.* VII, 1.

« jugement dont vous aurez jugé, vous serez « aussi jugés et on vous mesurera de la même « mesure dont vous aurez mesuré les autres ». Et partout dans l'Écriture nous voyons châtié avec force ce vice si commun de nos jours — commun hélas ! dans l'Église comme dans le monde, — qui consiste à usurper les droits de Celui qui sonde les cœurs, à jeter sans nécessité un regard inquisiteur sur le prochain, à s'ériger en juge, en accusateur — et en accusateur encore plus qu'en juge ! — à critiquer, à médire et parfois à calomnier.

Mais si l'Apôtre, fidèle à son Maître et à lui-même, nous défend de juger les autres, il nous ordonne de nous juger nous-mêmes. Précis dans sa défense, il ne l'est pas moins dans son exhortation. Pour lui, le but de l'Évangile est de ramener, à tous égards, l'attention de l'homme du dehors au dedans, du monde extérieur au monde intérieur, de ses semblables à lui-même. L'important n'est pas de connaître les autres, mais de nous connaître ; le mot de la sagesse antique que Socrate avait lu sur le fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même », trouve dans le Christianisme son sens

le plus profond et son application la plus immédiate. Ils ne s'agit pas, pour être chrétien, de faire de notre âme un miroir où se réfléchissent les images extérieures, il s'agit de découvrir notre propre image, il s'agit de nous interroger, de nous juger nous-même. Cet examen personnel est de tous les moments de la vie spirituelle. Il faut nous juger pour sonder toute la profondeur de notre faiblesse et de notre misère morale ; il faut nous juger pour prononcer sur nous la sentence de condamnation que nos péchés ont méritée ; il faut nous juger encore pour constater la réalité de l'œuvre de Dieu dans notre cœur, pour savoir si le salut est en nous ce qu'il doit être, un fait personnel, une vie vraiment nouvelle.

C'est dans ce dernier sens que parle saint Paul lorsque, jaloux tout ensemble de justifier la vertu de son ministère et de former ses lecteurs à une sainte habitude, il écrit aux fidèles de Corinthe : « Examinez-vous vous-mêmes pour « savoir si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous « vous-mêmes ; ne reconnaissez-vous pas vous- « mêmes si Jésus-Christ est en vous ? » Cette exhortation de l'apôtre, recueillons-la, mes chers

frères, à notre tour en demandant à Dieu qu'il nous rende attentifs, sérieux et sincères.

Il est dans notre texte un mot que notre cœur naturel voudrait bien retrancher; c'est le mot *vous-mêmes*. Mais ce mot est ineffaçable: la main prévoyante de l'Apôtre l'a gravé trois fois: «Examinez-vous vous-mêmes... éprouvez-vous vous-mêmes; ne reconnaissez-vous pas vous-mêmes...» Chose étrange! L'homme qui est si naturellement orgueilleux et égoïste, qui fait de son moi le centre et le but de ses actions, qui veut intervenir directement et personnellement dans tous les intérêts de sa vie, lorsqu'il est question de l'intérêt le plus grave, celui du salut, semble disposé à abdiquer sa volonté et à se remettre passivement entre les mains d'autrui. S'agit-il d'une entreprise commerciale à tenter, nous voulons tout savoir, tout diriger nous-mêmes; nous nous croirions coupables de confier aveuglément notre fortune à des étrangers, ou même à des amis; c'est nous-mêmes qui agissons et c'est nous-mêmes surtout qui examinons. Nous faut-il au contraire dresser le bilan de nos affaires spirituelles, une sorte de frayeur s'em-

pare de nous, nous fuyons ce tête-à-tête avec notre conscience, et plutôt que de nous éprouver nous-mêmes, nous laissons ce soin à des hommes faillibles comme nous.

Qu'on me donne un confesseur, dira l'un ; il saura bien mieux que moi descendre dans mon cœur et me dire ce que je puis croire et ce que je puis espérer pour mon salut. Quant à moi, je suis trop ignorant en semblable matière pour apprécier mes dispositions religieuses ; c'est l'affaire de mon conducteur spirituel : n'est-il pas établi de la part de Dieu comme un intermédiaire entre lui et nous ? Il y aurait de l'orgueil à s'en rapporter à son propre jugement et à se rendre personnellement le témoignage qu'on est dans la vérité.

J'appartiens, dira un autre, à une Église dont mes ancêtres furent les appuis et les défenseurs. Cette Église a une règle et une foi que j'accepte et que j'ai toujours acceptées. Je veux vivre et mourir dans son sein, et cela me suffit. Je n'ai pas à m'examiner, à me juger moi-même dans les questions religieuses ; c'est à elle à examiner, à juger pour moi.

Et moi, dira un troisième, je me rattache à une

tendance religieuse qui a inscrit sur son drapeau ces deux mots sacrés : Évangile et liberté ! Je respecte l'Évangile, j'aime et je pratique la liberté ; je ne condamne personne et je m'efforce de faire le bien. Qu'ai-je besoin d'autre chose ? Je suis sûr de marcher dans la bonne voie...

Et ainsi les uns et les autres se laissent abuser par de dangereux discours ; sous prétexte d'humilité ou de liberté, ils oublient le conseil de l'Apôtre, ils s'endorment dans la paresse et dans la négligence, comme ce capitaine de navire qui, au moment de la tempête, reposerait tranquillement dans sa cabine, laissant à d'autres le soin de mesurer l'étendue du péril et de chercher les moyens de salut.

Nous ne voudrions pas, mes frères, qu'on se méprit sur notre pensée. L'Église évangélique réformée, à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, avec sa doctrine, son culte, son ministère pastoral, ses moyens de grâce, est une institution sainte et bienfaisante qui précède et prépare notre entrée dans la vie de la foi, une sorte de canal providentiel duquel découlent pour chacun de nous bien des grâces et des bénédictions. Nous n'avons garde d'en mécon-

naître la valeur et de pousser à l'isolement. Nous sommes bien loin aussi de blâmer les consultations, les confidences spirituelles. Il est — nous le savons — dans la vie terrestre des moments de trouble où l'homme le plus ferme se sent marcher dans les ténèbres, où son intelligence est obscurcie, son cœur déchiré, sa volonté chancelante, où il doute de Dieu et de lui-même, où il a besoin d'une parole d'exhortation et même d'avertissement. Dieu nous garde de refuser alors à notre frère le secours spirituel qui lui est nécessaire : n'est-ce pas dans cette pensée que le Seigneur a recommandé l'union fraternelle et institué le ministère évangélique ? Ah ! malheur au chrétien qui, sous prétexte de respecter l'indépendance de son semblable, le renverrait alors à lui-même ! Mais malheur surtout au conducteur spirituel qui ne se hâterait pas de prêter une oreille attentive aux questions d'une âme angoissée et ne voudrait ni consoler, ni reprendre, ni relever ! On pourrait lui appliquer avec force cette parole du prophète aux pasteurs d'Israël¹ : « Vous n'avez point fortifié les brebis languissantes, vous

¹ *Ezéch.* XXXIV, 4.

« n'avez point bandé la plaie de celles qui étaient
« blessées, vous n'avez point ramené celles qui
« étaient égarées, ni cherché celles qui étaient
« perdues ».

S'il en est donc parmi vous qui traversent la nuée sombre, qui ne sachent que penser d'eux-mêmes, qui aient besoin de lumière et d'appui, nous ne voudrions pas les détourner de leur dessein. Nous leur dirons plutôt : Allez, oh ! allez bien vite auprès de ceux qui peuvent vous donner quelque encouragement ; allez auprès de vos amis, de vos frères, allez auprès de vos conducteurs spirituels ; racontez-leur, racontez-nous vos épreuves, vos doutes, vos angoisses ; épanchez, s'il le faut, votre âme tout entière dans cette intime confidence. Ah ! leur cœur et le nôtre sont prêts à vous recevoir, à vous écouter, à vous répondre ; nous bénirons Dieu de vous avoir inspiré une telle pensée et nous le prions de mettre lui-même sur nos lèvres des paroles de saison qui correspondent à vos besoins et qui lui soient agréables.

Non, mes frères, ce n'est pas ce sentiment de défiance de soi-même, ce recours dans l'incertitude à un ami, à un pasteur fidèle, que l'Évangile

condamne et que nous condamnons avec l'Évangile ; c'est la paresse spirituelle, c'est cette habitude, si facile et si commune, de remettre comme un dépôt incommode l'examen, l'épreuve de soi-même à un autre, quel qu'il soit, à croire uniquement d'après ceux qui croient et quelquefois même d'après ceux qui ne croient pas. Il y a là une preuve irrécusable de notre misère morale ; car s'il y a de l'orgueil, c'est-à-dire du péché, à réclamer une charnelle indépendance, à ne penser jamais que par soi et à ne vivre qu'en soi, il y a de la faiblesse, c'est-à-dire encore du péché, à laisser s'endormir ou s'obscurcir la conscience, cet œil de Dieu dans l'homme, à se mettre à la remorque de la conscience d'un autre, à rester inerte et inactif dans l'œuvre si individuelle et si profonde de la conversion et de la vie chrétienne.

Ne reculez donc pas, mes chers frères, devant cet examen intérieur et personnel qui vous est commandé ; consultez un pasteur, un ami, la croyance de votre Église, ne négligez aucun secours extérieur dans les cas difficiles, mais, au nom de la gloire de Dieu et de vos intérêts spirituels, ne vous déchargez pas de votre responsabilité ; que la question si solennelle de votre

foi et de votre salut se pose directement devant votre conscience en présence de Dieu, et à la lumière de sa Parole, et que ce soit à votre conscience ainsi interrogée que vous demandiez la réponse. Ne regardez pas aux autres, regardez à vous-mêmes; ne vous fiez pas à l'examen des autres, examinez-vous vous-mêmes pour savoir si vous êtes dans la foi.

Je vous suppose maintenant, mes frères, convaincus de l'importance du devoir que nous rappelle saint Paul et désireux d'en faire l'application. Une question bien naturelle se pose alors dans votre esprit : De quelle manière accomplirons-nous ce devoir ? Comment pourrions-nous reconnaître si nous sommes dans la foi ? En un mot, quelle est la nature, quelles sont les marques de la foi chrétienne, vivante et personnelle ?

Ce même apôtre qui nous a invités à cet examen, nous a donné une règle pour le diriger et le rendre fructueux : « Éprouvez-vous vous-mêmes pour savoir si vous êtes dans la foi ; examinez-vous vous-mêmes; ne reconnaissez-vous pas vous-mêmes *si Jésus-Christ est en vous ?* »

La présence de Jésus-Christ en nous, tel est donc le signe par lequel nous pouvons constater l'existence, la réalité de notre foi; Jésus-Christ en nous, voilà la foi, voilà la vie, voilà le salut. Essayons de comprendre la pensée de l'apôtre.

Quel est le but de la venue du Fils de Dieu sur la terre? Vous le savez, mes frères, c'est de nous sauver, c'est-à-dire de nous unir de nouveau à Dieu dont nous avons été séparés par le péché. Pour que cette union s'accomplît, il fallait que l'homme déchu reçût avec l'assurance du pardon de Dieu le principe d'une vie nouvelle qui rétablît en lui l'image divine et le fit marcher dans une voie de sainteté et d'amour. Ce pardon, cette vie, Jésus-Christ nous les a mérités et révélés. Par lui, ce Dieu que notre conscience troublée redoutait comme un juge, s'est montré, s'est nommé notre père; en lui, nous avons contemplé de nos yeux la perfection morale réalisée et vivant sur une terre souillée; nous avons rencontré, nous avons connu au milieu de nos frères, sujet aux mêmes tentations et aux mêmes douleurs, l'homme saint, l'homme parfait, l'Homme-Dieu, celui « qui a été fait de la part de Dieu pour nous sagesse, justice, sanctification et

rédemption »¹ ; les sources de la vie se sont rouvertes devant nous.

Mais ce n'est là que l'une des deux faces de la grande œuvre de notre salut. Il ne suffit pas que le pardon de Dieu nous ait été annoncé, il faut que ce pardon, nous y croyions, nous l'acceptions, nous le possédions. Il ne suffit pas que la vie divine nous ait apparue en Jésus-Christ, il faut que cette vie nous soit communiquée, qu'elle devienne notre vie. C'est là l'œuvre intérieure, sans laquelle l'œuvre extérieure demeure inutile. Cette œuvre, qui est encore l'œuvre de Dieu, est en même temps la nôtre; c'est l'œuvre de la foi. « C'est ici l'œuvre de Dieu, disait Jésus lui-même à la foule qui le suivait, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. »² La foi n'est donc pas seulement une adhésion de l'esprit aux vérités de l'Évangile, c'est encore et avant tout un acte, l'acte moral par excellence, qui réclame le concours de tous les mouvements de notre conscience et de toutes les énergies de notre volonté. Pour le dépeindre, le Maître et les écrivains sacrés des

¹ 1 Cor. I, 30.

² Jean VI, 29.

deux alliances empruntent aux réalités les plus intimes de la vie humaine les figures les plus expressives. Tantôt il nous est représenté sous l'image d'un regard¹ : « Regardez à moi des bouts de la terre, et soyez sauvés », tantôt comme une contemplation² : « Celui qui contemple le Fils a la vie », tantôt encore comme une sorte de manducation spirituelle³ : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle » ; tantôt enfin comme une possession intérieure et personnelle de Jésus-Christ lui-même⁴ : « Celui qui a le Fils a la vie ». Et dans notre texte : « Ne reconnaissez-vous pas vous-mêmes si Jésus-Christ est en vous ? » Cette possession est partout représentée comme l'application nécessaire, le résultat constant de la foi dans le cœur du fidèle. Par cette foi, le pécheur qui a appris à se connaître et à se juger s'approche avec humilité mais avec confiance, de celui qu'il ose maintenant appeler son Maître et son Sauveur, il croit à ses promesses, il accepte son pardon, il s'attache à sa personne

¹ *És.* XLV, 22.

² *Jean* VI, 40.

³ *Jean* VI, 54.

⁴ *Jean* V, 12.

et ne veut plus vivre que de sa vie. Marcher avec Jésus-Christ, se revêtir de Jésus-Christ, mourir avec Jésus-Christ, ressusciter avec Jésus-Christ, tel est pour lui le but de tous les désirs, de tous les efforts, de toutes les espérances du chrétien. Il veut pouvoir s'écrier avec l'Apôtre¹ : « Il n'y a plus maintenant de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent non selon la chair, mais selon l'esprit. — Ce que je vis dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu. — Christ est ma vie. — Ce n'est plus moi qui vis, mais Christ qui vit en moi ». Union mystérieuse et profonde que la parole humaine et même la Parole divine est impuissante à définir, mais qui n'en demeure pas moins une féconde réalité.

Telle est donc la nature de la foi, telle est la marque de la vie. Vous le voyez, mes frères, c'est là un fait essentiellement spirituel que nous n'avons pas eu la prétention de décrire, mais que nous avons voulu vous faire entrevoir et surtout vous aider à distinguer de tous les faits extérieurs qui peuvent le préparer, mais non le remplacer.

¹ *Rom.* VIII, 1. — *Gal.* II, 20. — *Philip.* I, 21.

Pour savoir si vous êtes dans la foi, quelle question dès lors vous adresserez-vous ?

Vous ne vous demanderez pas seulement si vous participez au culte public, si vous assistez régulièrement aux assemblées religieuses, si vous observez ce que l'on est convenu d'appeler les pratiques de la religion. L'assiduité, la persévérance à cet égard est bonne sans aucun doute : dans nos assemblées, le nom du Sauveur est invoqué, les Écritures qui rendent témoignage de lui sont lues et méditées. Or, « la foi vient de ce qu'on entend, et ce que l'on entend vient de la Parole de Dieu ¹ ». C'est un moyen, mais ce n'est qu'un moyen, et malheur à nous si le moyen nous faisait perdre de vue le but suprême ! On pourrait pendant toute sa vie suivre avec soin le culte public et rester pourtant séparé par le cœur de Celui qui doit en être l'âme et l'objet.

Vous ne vous demanderez pas seulement si vous avez des idées justes et correctes sur la vérité évangélique, si vous pouvez rendre compte des grandes doctrines chrétiennes. Certes, la connaissance et la profession de ces doctrines

¹ Rom. X, 17.

sont nécessaires, plus nécessaires que jamais en ces temps troublés, ce n'est pas moi qui le contesterai: ce qui est vérité pour l'intelligence est destiné à devenir vie pour le cœur. Mais il faut que cette transformation s'accomplisse. Or, nous le savons, hélas! par une douloureuse expérience, il y a souvent une grande distance entre la théorie et la pratique, entre la doctrine et la vie. Il faut donc plus que la lumière, il faut la chaleur, il faut la vie, et la vie n'est pas encore là.

Vous ne vous demanderez pas seulement si vous suivez le mouvement religieux de l'Église chrétienne, si dans ces temps où l'antichristianisme soulève des montagnes, tous vos vœux, toutes vos sympathies sont pour ceux que vous voyez marcher, prier, agir pour la gloire de Jésus-Christ. Ces dispositions sont précieuses; gardez-les avec soin, suivez-les jusqu'au bout; tôt ou tard, avec l'aide de Dieu, elles vous conduiront plus loin; mais elles sont insuffisantes. On pourrait vivre de la vie des autres et non d'une vie propre; on pourrait être uni à l'Église et non à Jésus-Christ et mettre la communion des disciples à la place de celle du Maître, et

c'est Jésus-Christ et non pas seulement l'Église qu'il faut aimer et servir.

Vous ne vous demanderez pas seulement enfin si vous travaillez à l'œuvre de Dieu, si vous contribuez de vos talents, de votre fortune, de votre influence, à l'avancement de son règne dans le monde ou bien encore si, dans la sphère plus modeste où il vous a placés, vous coopérez d'une manière active à la fondation ou à la prospérité des principales institutions de charité et des diverses sociétés religieuses. C'est là pour vous une grâce, un privilège, mais ce n'est pas encore la marque infallible de la foi et de la vie. Au sein de toute cette activité, on peut s'attacher à sa propre œuvre plutôt qu'à l'œuvre du Seigneur, on peut même soigner la vigne spirituelle des autres et négliger sa propre vigne, on peut beaucoup parler, beaucoup agir au dehors et rester froid et mort au dedans.

Demandez-vous sans doute, mes frères, si vous avez tout cela, mais si avec tout cela vous avez quelque chose de plus, ce quelque chose que « nul ne connaît que celui qui le reçoit »¹, ce quel-

¹ Apoc. II, 17.

que chose que je renonce à définir, mais que je prie instamment le Seigneur de vous communiquer lui-même, ce quelque chose qui est plus que l'assiduité au culte, plus que la connaissance de la vérité, plus même que l'activité religieuse, ce quelque chose qui est la foi, qui est l'amour, qui est la vie, qui est la présence même de Jésus-Christ dans votre âme. Osez descendre dans le fond de votre cœur, faites taire tous les bruits du monde, tous les bruits même de l'Église, prêtez l'oreille à cette voix intérieure qui seule peut vous rendre témoignage que vous vivez de la vie de Dieu, rendez-vous compte de vos pensées, de vos désirs, de vos affections. Au milieu de vos travaux et de vos soucis, à travers bien des infirmités et des chutes, Christ est-il devenu véritablement le principe, le centre de toute votre vie? L'amour de Dieu et de vos frères en Jésus-Christ, l'obéissance à Dieu par Jésus-Christ, la glorification de Dieu par Jésus-Christ, est-ce là votre première, votre grande, votre dominante pensée? Voilà la question, la question par excellence; vous seul pouvez la résoudre. «Éprouvez-vous donc vous-mêmes, examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi; ne

reconnaissez-vous pas vous-mêmes si Jésus-Christ est en vous ? »

Jésus-Christ en nous, oh ! mes frères, quelle grâce, quel privilège ! Posséder Jésus-Christ, c'est-à-dire posséder son Esprit, le saint Esprit, qui est la source de la vérité, de l'amour, de la vie éternelle ! Posséder Jésus-Christ, c'est-à-dire sentir peu à peu ce « cœur de pierre » se changer en « cœur de chair » et cette vie égoïste et mondaine dont nous avons trop longtemps vécu se transformer en une vie sainte, joyeuse, chrétienne ! Posséder Jésus-Christ, c'est à dire marcher dans la paix, dans la charité, dans l'obéissance, réaliser sa véritable et immortelle vocation, faire descendre le ciel sur la terre, oh, quel bonheur ! Ah ! qui de nous, à la pensée de cette vie supérieure, n'a senti battre et brûler son cœur comme autrefois les deux disciples sur le chemin d'Émmaüs ! Qui de nous ne reconnaît que c'est là la réponse, la vraie réponse à tous nos besoins, à toutes nos aspirations, à toutes nos détresses morales ! Qui de nous ne voudrait recevoir, posséder ce « Prince de la vie », le posséder toujours, l'emporter partout avec soi, dans l'Église et dans le monde, dans la maladie

comme dans la santé, au jour de l'épreuve comme à celui de la prospérité, à l'heure de la tentation, à l'heure sombre de la mort ! Le voulons-nous, mes frères ? Allons donc à lui sans retard, avec une âme affamée et altérée de sa présence ; demandons-lui qu'il vienne lui-même rassasier notre faim, éteindre notre soif ; disons-lui désormais, disons-lui tous les jours :

Seigneur, c'est à toi que nous venons, c'est toi que nous demandons, toi qui as les paroles de la vie éternelle. Nous sommes attristés et fatigués de notre foi sans vie et de notre christianisme sans Christ. C'est toi, toi-même, Seigneur, qu'il faut à nos cœurs. Viens donc habiter en nous ! Viens, Seigneur, viens bientôt...

Et il viendra, car il est fidèle, et il a dit dans sa Parole¹ : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi. »

Amen.

¹ Apoc. III, 20.

